

Buchbesprechungen

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte =
Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e
d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history**

Band (Jahr): **77 (2020)**

Heft 4

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

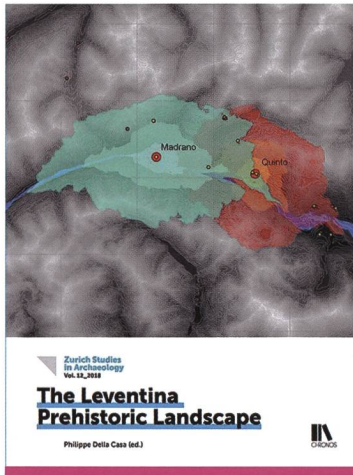
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen



PHILIPPE DELLA CASA (ED.), *The Leventina Prehistoric Landscape*, Chronos Verlag Zürich, 2018 (Zurich Studies in Archaeology, vol. 12), 372 pages.

La partie alpine de la vallée du Tessin en aval du col du Saint-Gotthard a fait l'objet, entre 2006 et 2008, d'un projet pluridisciplinaire centré sur la problématique de l'économie alpine, sur la question des modèles d'occupation en moyenne et haute montagne, et de leur évolution entre le début de l'âge du Bronze et l'époque augustéenne. Cette recherche, coordonnée par Philippe Della Casa (Université de Zurich) qui en dirige maintenant la publication, combine plusieurs approches. D'une part, la fouille de l'habitat de Airolo-Madrano « In Grop » a donné lieu à différentes études environnementales – palynologie, anthracologie, analyses archéobotaniques – qui permettent de préciser son fonctionnement, ses activités et son impact sur le milieu. D'autre part, les recherches d'archives et les prospections ont concerné un certain nombre d'autres gisements, en touchant aux différents étages de ce contexte montagnard : les fonds de vallée et les terrasses de l'étage inférieur, vers 1100–1200 mètres (niveau où se situe l'habitat d'Airolo), mais aussi l'étage montagnard supérieur (vers 1500–700 mètres) où peu d'occupations ont été recensées (mais il faut faire la part des conditions d'exploration, comme de la taphonomie des sites). Quelques zones ont été explorées également au niveau des alpages (2000–2300 mètres) : plusieurs comportaient des vestiges visibles, témoignant d'activités économiques récentes ou sub-récentes. Des abris sous roche, des promontoires ou terrasses surplombant des chemins d'accès ont été explorés aussi : quelques sondages y ont démontré la présence de foyers et attesté d'occupations plus anciennes.

Cette complémentarité entre plusieurs étages altitudinaux constitue une caractéristique importante du massif alpin et une donnée essentielle du fonctionnement de l'économie montagnarde. Le travail à plusieurs échelles qui a été réalisé dans le cadre du projet

« Leventina » a permis de la prendre en compte par une approche intégrée. On perçoit, dans ce secteur des Alpes centrales, la colonisation successive des différents niveaux, avec des modes d'occupation et d'exploitation distincts, depuis le Néolithique ancien où se perçoivent les premiers indices d'agriculture. Cette exploitation agricole paraît se développer au cours du Bronze ancien, même si les confirmations archéologiques de l'occupation manquent encore pour la première moitié de cette période. L'habitat d'Airolo est occupé de façon durable entre la seconde partie du Bronze ancien et le Bronze final. Ces occupations, dont les rythmes sont équivalents à ce que l'on rencontre dans d'autres vallées (comme l'Engadine), se prolongent sans changement notable à l'âge du Fer et jusqu'au début de l'époque romaine.

Les découvertes funéraires qui constituaient, avant le démarrage du projet, la principale source d'information sur l'occupation de ces territoires aux âges des Métaux, sont mises également à contribution (chapitre 6), en parallèle des données concernant l'habitat, particulièrement la nécropole de Dalpe, qui fait ici l'objet pour la première fois d'une présentation complète.

L'évolution du paysage anthropisé, avec des transformations dans l'économie forestière, les changements de la végétation naturelle, en lien avec les déboisements eux-mêmes requis par de nouveaux modes de mise en valeur du territoire, tout ceci est parfaitement mis en lumière par le croisement des différentes approches paléo-environnementales. L'analyse des archives climatiques disponibles pour la période de l'Holocène (chapitre 7) met en évidence une oscillation entre phases de réchauffement et phases de refroidissement. Dans ce cadre climatique, et en relation avec l'impact de la présence anthropique, les chapitres suivants dressent une histoire de la végétation sur plusieurs millénaires, à partir des données archéobotaniques concernant Airolo (chapitre 8), puis (au chapitre 9) à partir de l'analyse de charbons de bois provenant de huit gisements de nature différente (occupations permanentes ou saisonnières, habitats, lieux de chasse, pâtures estivales ou zones de passage). Toute une économie forestière est ainsi mise en évidence qui consomme, de façon concertée ou opportuniste selon les cas, les ressources en bois disponibles pour des usages domestiques, mais aussi pastoraux (fourrage).

Un dernier chapitre, intitulé « Scénario diachronique et écodynamique de la présence humaine antique dans les Alpes centrales », synthétise les résultats obtenus dans le cadre du projet « Leventina », sans surévaluer ces derniers et en introduisant encore quelques considérations méthodologiques. La répartition topographique des données fournies par la prospection pourrait laisser croire à une surreprésentation des zones de pâturages sub-alpines, au détriment des secteurs de moyenne montagne ; en fait, les sites ont été identifiés dans des contextes géographiques variés, ce qui permet de pondérer ce résultat et ainsi de valider la méthode. D'autre part, même si quelques décalages chronologiques subsistent entre les données environnementales et les indications fournies par les sources archéologiques, on peut globalement restituer l'histoire du peuplement et de l'évolution des paysages (avec évidemment pour les premiers millénaires quelques incertitudes sur la nature, occasionnelle ou permanente, de ces occupations). Le modèle d'une économie de montagne fondée sur l'agriculture, l'élevage et la gestion de la forêt et exploitant tour à

tour selon un rythme saisonnier les différents étages de l'espace montagnard, semble bien en place au moins dès l'âge du Bronze. On pose, pour terminer, la question de l'origine de ce peuplement des âges du Bronze et du Fer dans la Leventina, qui doit prendre en compte l'extrême perméabilité des régions alpines et la mobilité des personnes et des influences culturelles qui s'y côtoient.

Ces questions constituent aussi la thématique principale de la thèse de doctorat soutenue en 2012 à Zurich par Eva Carlevaro et dont un large résumé est présenté ici en seconde partie du volume, sous le titre « Population Dynamics in the South Alpine Area from the End of the Bronze Age until Romanization ». On y trouve une analyse critique de la répartition du peuplement par phases, qui prend en compte un certain nombre de facteurs topographiques et géographiques, ou encore socio-économiques, qui interagissent dans les choix d'installation des communautés. À nouveau, les conditions naturelles qui expliquent la préférence accordée à certains lieux et, en retour, l'impact de l'Homme sur son environnement sont au cœur de la démonstration. On peut définir ainsi quelques constantes dans la manière dont les hommes gèrent les particularités, voire les contraintes du milieu auquel ils sont confrontés, mais aussi des différences d'une période à l'autre, avec une fréquentation importante des étages montagnard et alpin aux âges des Métaux, et au contraire un abandon graduel de ces niveaux à l'époque romaine.

Dans cette recherche, comme dans la présentation du projet « Leventina », c'est donc la prise en compte globale de la présence de l'Homme dans son environnement qui permet de faire avancer la connaissance des modes de vie et des activités de ces communautés. Si la démarche n'est plus tout à fait nouvelle, elle est mise en œuvre ici avec rigueur et dans un cadre réellement pluridisciplinaire, où tous les spécialistes dialoguent pour aboutir à la reconstitution proposée.

Anne-Marie Adam



Kohle? Feuer? Mensch? Die Anfänge der Höhlenforschung in der Ostschweiz, hrsg. von SARAH LEIB / LAURA PRIM / DANIEL WEBER, St. Gallen 2019. 200 S., zahlreiche Abb.

Auf den ersten Blick erscheint die Publikation wenig attraktiv: sperriges Format, Schwarz-Weiss-Aufmachung, kaum sichtbarer Titel. Erst bei genauerer Betrachtung wird klar, worum es überhaupt geht. Am unteren Buchrand ist in kleinster Schrift der Titel zu lesen: *Kohle? Feuer? Mensch? Die Anfänge der Höhlenforschung in der Ostschweiz*. Der Buchrücken ist hingegen ausführlich beschriftet (wiederum in sehr kleinen Lettern) und gibt gar eine umfassende Inhaltsangabe: «Vor über hundert Jahren begann die Erforschung des Wildkirchli, Wildenmannslochs und Drachenlochs. Während der Ausgrabungen, die zwischen 1903 und 1927 stattfanden, traten bedeutende Funde zutage und erbrachten bis dahin unbekannte Erkenntnisse. Die Ostschweizer Höhlen rückten in den Fokus des internationalen Interesses. Pioniere der Höhlenforschung, wie Emil Bächler oder Theophil Nigg, schufen tausende faszinierende Fotografien, Zeichnungen und handschriftliche Dokumente.»

Nachdem sich das Auge an das Titelbild gewöhnt hat, wird ein Höhlengang erkennbar. Auf ausgelegten Brettern führt der Weg in die enge Höhle mit lehmig-feuchtem Untergrund (man erkennt später die Umriss des Wildenmannslochs). In der Höhle beziehungsweise im Buch findet sich schliesslich ein reicher Schatz, ästhetisch präsentiert: Höhlenquerschnitte, Pläne, Profile, Skizzen, Fotos, Tagebücher, Inventarbucheinträge, Abrechnungen sowie Funde in schöner Originalverpackung und originaler Etikette. Das Ganze ist in fünf Kapitel gegliedert und mit informativen Texten versehen.

Beim Durchblättern wird jetzt auch klar, dass das Format der Publikation auf die Ausgrabungstagebücher Bezug nimmt und dass die Schwarz-Weiss-Aufmachung durch die zeitgenössischen Fotos bedingt ist. Mit der Publikation begibt man sich auf eine spannende und oft amüsante Forschungsreise, kann die Entwicklung der noch jungen Urgeschichtsforschung im Schosse der Naturwissenschaften nachverfolgen und hierbei Schritt für Schritt die grossen Leistungen der Pionierforscher neu entdecken.

Die thematischen Begleittexte sind wohlthuend kurz gehalten, gefolgt von zugehörigem Dokumentationsmaterial. Alle Texte stammen von Mitarbeiterinnen und Mitarbeitern der St. Galler Museen und der Kantonsarchäologie St. Gallen. Aus der Feder von

Arnold Bächler sind einige persönliche Episoden zum Schmunzeln über das Forscherleben seines Grossvaters Emil Bächler eingestreut.

1. Nach einem Vorwort der Herausgebenden ist das erste Kapitel der Altsteinzeit (Paläolithikum), dem «Leben in Extremen» (Sarah Leib, S. 10) gewidmet. Darin wird ein Abriss über die Erstbesiedlung Europas gegeben. Eigentliche Besiedlungsnachweise in der Schweiz finden sich erst aus der Zeit der Neandertaler (Mittelpaläolithikum, vor 130 000 bis 30 000 Jahren). Während der Kaltzeiten war das Gebiet von Eis und Schnee bedeckt. In warmen Klimaphasen dienten alpine Höhlen als sommerliche Lagerplätze. Die Hinterlassenschaften zeugen von einer spezialisierten Jagd auf Steinbock, Gämse und Schneehase.

2. Das zweite Kapitel behandelt die Wildkirchli-Höhle (AI) auf 1477 m. ü. M., liebevoll mit einer ausgeschnittenen Höhlensilhouette und einem praktischen Kurzsteckbrief eingeleitet. Der Beitrag «Die grossen Tiere im Wildkirchli» (Sarah Leib, S. 18) befasst sich mit der historischen Vergangenheit der Höhle und der Zeit der Entdeckung der grossen Tiere. Eckpunkte sind die Gründung einer Höhlenkapelle 1621, die Errichtung und Nutzung der Einsiedelei von 1658 bis 1853 sowie 1860 der Bau des bekannten Gasthauses Äscher am Standort der ehemaligen Eremitenunterkunft. Einstige bauliche Einrichtungen gaben vielen Höhlenabschnitten ihren Namen: Kapellenhöhle, Altarhöhle, Kellerhöhle, Gasthauhöhle. 1863/64 förderten Sondierungen überraschend Höhlenbärenknochen zutage. Zwischen 1904 und 1908 getätigte Ausgrabungen durch Emil Bächler, Konservator am Naturhistorischen Museum St. Gallen, hatten zum Ziel, «einige Schädel des ausgestorbenen Höhlenbären der paläontologischen Sammlung des Naturhistorischen Museums zuzuführen». Gefunden wurden fünf Schädel, Hunderte von Knochen und das komplette Skelett eines erwachsenen Höhlenbären von 600 kg Gewicht und einer Schulterhöhe von 130 cm.

Für Überraschung sorgten indessen bearbeitete Steingeräte des Neandertalers. Die Sensation breitete sich wie ein Lauffeuer aus. International angesehene Forschende suchten in der Folge die Fundstelle auf und studierten das Fundmaterial, das damals noch Neuland war, die Erhaltung und Ansprache problematisch und die Schichtabfolge weitgehend ungeklärt.

1958/59 unternahm Elisabeth Schmid vom Labor für Urgeschichte Basel weitere Sondierungen, um die Schichtenfolge genauer abzuklären und die organischen Reste mittels neuer 14C-Methode zu datieren. Es zeigte sich, dass die Artefakte und die Höhlenbärenfunde nicht dem gleichen Zeitraum zuzuordnen waren! Drei Schichtkomplexe liessen sich unterscheiden: Eine unterste Schicht mit den Höhlenbärenfunden aus der Zeit zwischen 90 000 und 45 000, ein trennendes Lehmband aus der Zeit zwischen 45 000 und 30 000 vor heute sowie eine darüberliegende Schicht. Die Steingeräte fanden sich im oberen Teil des Lehmbandes sowie in der nachfolgenden Schicht.

Der Aufsatz «Und habe ich selbst eine Anzahl Knochen ausgegraben» (Daniel Studer, S. 44) behandelt die sehr persönliche Betrachtung der Wildkirchli-Unternehmung im Spiegel des Briefwechsels von Martha Cunz und Emil Bächler, deren Briefe im Anhang (S. 192 ff.) abgedruckt sind. Bächler plante 1910, seine Funde in einem zu schaffenden Heimatmuseum zu präsentieren. Die Künstlerin Martha Cunz war mit der Familie Bächler befreundet, nahm zeitweise an den Ausgrabungen teil, fertigte Skizzen und Gemälde an und sollte auch mit einem grossen Situationsbild vom Wildkirchli in der neuen Ausstellung präsent sein.

Der Beitrag «Urgeschichte verbindet Natur und Kultur» (Arnold Bächler, S. 65) erinnert mit dem «Gruss der Höhlenmenschen» (von Heimatdichter Johannes Brassel) an eine Wildkirchli-Exkursion der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte am 31. Mai 1908, auf einem Gedenkblatt (mit Grafik von Carl August Liner): «Ob inter-, ob postglacial. Wir grüssen Euch vieltausendmal!»

3. Unter dem Stichwort «Kartoffeln» (Sarah Leib, S. 78) ist Kapitel 3 dem Drachenloch bei Vättis (SG) auf 2427 m ü. M. gewidmet. Ausgrabungen fanden hier zwischen 1917 und 1923 unter der örtlichen Leitung von Theophil Nigg und der wissenschaftlichen Obhut von Emil Bächler statt. Erneut wurden Höhlenbären gefunden, mehr als 50 Schädel! Erwartet wurden natürlich auch hier steinzeitliche Artefakte. Man hatte vereinbart, dass beim ersten Auftauchen von Steingeräten sofort ein Telegramm an Emil Bächler in St. Gallen unter dem Codewort «Kartoffeln» abgeschickt werden sollte. So weit kam es jedoch nicht, denn im Drachenloch wurden keinerlei Steinartefakte gefunden – welche Enttäuschung!

Anzeichen dafür, dass sich dennoch Neandertaler in der Höhle aufgehalten haben müssen, gaben Spuren einer Feuerstelle. Theophil Nigg titelte daher in seinem Tagebuch vom 21. August 1917: «Spuren von Kohle? Feuer? Mensch?» 1920 sollte dann auch noch eine zweite Feuerstelle freigelegt werden. Als Brennmaterial hatte eingebrachtes Holz der Legföhre (*Pinus mugo*) gedient. Beachtenswert ist der Umstand, dass anlässlich der frühen Ausgrabungen bereits Sediment- und Holzkohleproben entnommen und aufbewahrt worden sind. Später gelang die Datierung der Feuerstellen mittels der neuen 14C-Methode zumindest in einem Fall, mit dem wahrscheinlichen Alter zwischen 49 000 und 53 000 Jahren. Nachgrabungen durch Elisabeth Schmid im Jahre 1954 brachten vier Schichten zum Vorschein, die beiden oberen ohne Funde, Schicht 3 mit Tierknochen aus der Zeit zwischen 135 000 bis 70 000 vor heute.

Bemerkenswert ist auch eine gebrochene (angeschlagene?) Markasitknolle, gefunden in der Nähe der Feuerstelle 2. Zusammen mit Quarz oder Silex dienten solche Knollen der Feuerentfachung. Sie wäre damit ein weiteres Indiz für eine frühere menschliche Anwesenheit an diesem Ort. Problematisch ist allerdings, dass Markasit im lokal anstehenden Seewerkalk auch natürlich vorkommt.

Nigg und Bächler wollten in der Höhle besondere Grabungssituationen (sogenannte Befunde) angetroffen haben: aufgerichtete Steinplatten oder gar Steinkisten, deponierte Höhlenbärenschädel und Knochenansammlungen. Sie verleiteten zu allerlei Interpretationen. Die «Befunde» dürften indessen durch natürliche Prozesse entstanden sein. Allein schon der schiefrige Bruch des Gesteins führte zu eigenartigen Strukturen.

Sehr willkommen ist der Beitrag zur «Höhlengeologie» (Regula Steinhäuser, S. 94). Man erfährt, dass es sich bei den alpinen Höhlen um sekundäre Höhlen in Kalksteinschichten handelt. Diese Schichten wurden während der Kreidezeit (vor 145 bis 65 Millionen Jahren) gebildet. Die Alpenfaltung führte zur Riss- und Spaltenbildung und bot dazu noch Angriffspunkte für Erosion und Korrosion. Aufgrund der chemischen Verwitterung durch das eindringende Wasser entstanden Karsthöhlen.

Unter dem Titel «Der kleine Schweizer unter den grossen Gelehrten» (Arnold Bächler, S. 117) wird eine besondere Episode aus dem Leben von Emil Bächler geschildert. In einer handschriftlichen, bisher unveröffentlichten Autobiografie erinnert sich dieser an seinen Auftritt vor den deutschen Naturforschern anlässlich eines Vortrages am Jahresfest 1907 in Stuttgart auf Einladung von Prof. Fraas. Als «kleiner Schweizer» stellte Letzterer Bächler der gelehrten Welt vor. 25 Jahre nach seinem Vortrag wurde Bächler zum Mitglied der Deutschen Gesellschaft der Naturforscher ernannt.

Der Aufsatz «Das Höhlenbär-Skelett vom Wildkirchli – ein Stück St. Galler Museumsgeschichte» (Toni Bürgin, S. 126) widmet sich der musealen Präsentation von Bächlers Forschungen. Als Schüler öfters in St. Gallen bei einer Tante zu Besuch, kann sich der Verfasser der Rezension selber noch vage an die Faszination des Wildkirchli-Zimmers im «Kirchhoferhaus» erinnern, an die Bilder von Martha Cunz, die Grabungsfotos, Pläne, Knochen und Steingeräte, vor allem aber an das riesige Höhlenbären-Skelett in der Mitte des Raumes. 1911 eröffnet, wurde die (1967 verkleinerte) Ausstellung aus Spargründen leider 1998 ganz geschlossen. Heute wäre sie zweifellos das «Museum im Museum», wie sich solche selten erhalten haben. Immerhin fand das Höhlenbärenskelett im neuen St. Galler Naturmuseum wieder

Aufnahme, und eine Fundauswahl wird in der archäologischen Dauerausstellung im Historischen und Völkerkundemuseum präsentiert.

4. Kapitel 4 behandelt das Wildenmannlisloch bei Alt St. Johann (SG) auf 1637 m. ü. M. Nach bereits im Jahre 1906 erfolgten Voruntersuchungen fanden zwischen 1923 und 1927 fünf Grabungskampagnen statt, wiederum unter der Leitung von Emil Bächler. Im Beitrag «Aufstieg zur Loserhütte, Mittagessen, nachher zur Höhle» (Sarah Leib, S. 136) werden die Anstrengungen einer Grabungsunternehmung in grosser Höhe geschildert, obwohl der Transport des Materials hier noch verhältnismässig einfach mit der Drahtseilbahn auf die Alp Selun nahe der Arbeitsstätte zu transportieren war. Die Arbeiten in der 192 Meter langen Ganghöhle waren hingegen eine Herausforderung, was allein schon Bächlers Bezeichnungen der Höhlenabschnitte vermuten lassen: Tunnel, Kammer, Schlauch, Klamm und Endschlauch. Archäologisch bedeutend waren vor allem die Funde aus der Kammer. Elisabeth Schmid nahm 1955 wiederum Abklärungen zur Schichtabfolge vor und konnte vier Schichten unterscheiden. Artefakte fanden sich in der zweituntersten Schicht, insgesamt aber nur 27 Stück, ausschliesslich eingebrachte, fertige Werkzeuge aus lokalem Ölquarzit, Radioarität und Kieselkalk. Im Unterschied zu den beiden anderen Höhlen stammen auch die Knochen des Höhlenbären aus der artefaktführenden Schicht. Wie die Wildkirchlifunde gehören sie in die Zeit um 40 000 bis 35 000 Jahre vor heute.

Der Aufsatz «Die archäologischen Funde aus dem Wildkirchli, Drachenloch und Wildenmannlisloch» (Fabio Wegmüller, S. 156) bietet eine willkommene vergleichende Betrachtung der Funde aus den drei Höhlen aus moderner Sicht. Die Fundstellen werden in einen grösseren Kontext eingebettet, sind doch in der Zwischenzeit Fundstellen des Neandertalers nicht mehr nur auf den ostschweizerischen Alpenraum beschränkt.

Im Beitrag «Emil Bächler und die Archäologie» (Martin Schindler, S. 178) erfolgt eine archäologische Würdigung aus heutiger Sicht. Es kann wohl nicht genug betont werden, dass Bächler mit seinen Untersuchungen Neuland betreten hatte, was Grabungstechnik und Dokumentation wie auch Ansprache und Einordnung der Funde betraf. Bächler wagte dennoch eine Interpretation seiner Entdeckungen, wenn er auch teilweise – erinnert sei nur an das alpine Paläolithikum oder den Höhlenbärenkult – etwas zu weit ging. Bächlers breitem Interesse verdankt die St. Galler Archäologie viele weitere Entdeckungen. Als begnadeter Vermittler machte er die Funde weiten Kreisen bekannt, nicht zuletzt auch in mehreren umfassenden Monografien.

5. Mit der Höhlenforschung im Allgemeinen befassen sich im letzten Kapitel die Beiträge «100 Jahre Höhlenforschung» (Sarah Leib, S. 182) und «Die moderne Höhlenforschung» (Thomas Stehrenberger, S. 186). Es verging viel Zeit, um die Höhlenforschung interdisziplinär zu etablieren und besondere Vermessungs-, Grabungs- und Dokumentationstechniken zu erarbeiten. Bächler und seine Mitstreiter waren Pioniere. Sie machten nicht alles richtig, legten aber den Grundstein für diesen Forschungszweig in der Schweiz. Höhlen sind einmalige Fundquellen für verschiedene Fachrichtungen. Ihre Erforschung ist anspruchsvoll und nur in Zusammenarbeit mit Hobby-Speläologen und Fachleuten zu bewältigen. Beachtung verdienen dabei nicht nur steinzeitliche Hinterlassenschaften, sondern auch jüngere Begehungen, soweit deren Spuren überhaupt noch erhalten sind.

Den Herausgebenden sowie den Autorinnen und Autoren gebührt grosser Dank für das Anpacken des nicht einfachen Stoffes und für die besonders schöne, leserfreundliche und vielseitige Aufbereitung des Materials. Das Buch ist der Beweis, dass Forschungsgeschichte spannend und anregend sein kann. Die Publikation leistet zwar keine neue Aufarbeitung des umfangreichen Quellenmaterials, ruft aber die Schätze Bächlers endlich wieder einem grösseren Kreis in Erinnerung und bietet vielleicht Anregungen für weitergehende Forschungen.

Markus Höneisen



Ausflug in die Vergangenheit. Archäologische Streifzüge durch den Kanton Zug, hrsg. vom Amt für Denkmalpflege und Archäologie, mit Beiträgen von STEFAN HOCHULI, ANETTE JEANRICHARD, EVA ROTH HEEGE, BENNO FURRER, GISHAN SCHAEREN, MARTINA BRENNECKE, CHRISTIAN RASCHLE, RENATA HUBER, DAVID JECKER, GABI MEIER MOHAMED, JOCHEN REINHARD, STEPHEN DOSWALD, ULRICH EBERLI, STEFANIE STEINER, Textredaktion ANDREAS FAESSLER. 278 S., 277 farbige Abb.

Mit *Archäologische Streifzüge durch den Kanton Zug* liegt Band 6 der Reihe «Ausflug in die Vergangenheit» vor. Zielgruppe dieser Veröffentlichungen ist in erster Linie ein interessiertes Laienpublikum, das sich nicht nur zu Hause über die Geschichte des Kantons informieren, sondern diese auch vor Ort erwandern will. Wie der amtierende Vorsteher des Amtes für Denkmalpflege und Archäologie, Stefan Hochuli, im Vorwort schreibt, wird mit dem Buch beabsichtigt, «Geschichte auch über den Raum erlebbar [zu] machen». Analog zu den anderen Bänden der Reihe besteht das vorliegende Exemplar aus zwei grösseren Teilen: Während der erste Teil fünf Aufsätze umfasst, die je eine Einführung in verschiedene Aspekte der Archäologie und Geschichte des Kantons liefern, finden sich im zweiten Teil 18 Wanderungen, auf denen spezifische Fundstellen entdeckt oder bestimmte Themen im Kanton erschlossen werden können.

Am Schluss der Publikation stellen sich drei Museen vor: das Museum für Urgeschichte(n), das Museum Burg Zug und das Ziegeleimuseum Cham. Im Anhang findet sich schliesslich eine Zeitleiste, die einerseits historische Ereignisse auf globaler und regionaler Ebene kontextualisiert, andererseits auch die auf Kantonsgebiet verortbaren Funde/Fundstellen auflistet. Ein Glossar mit Erklärungen zu den wichtigsten Fachbegriffen sowie eine übersichtliche Literaturliste sind ebenfalls beigefügt. Alle Texte sind von Teammitgliedern des Amtes für Archäologie und Denkmalpflege (und in zwei Fällen auch von der Leiterin der kantonalen Abteilung Natur und Landschaft) verfasst – vermittelt werden somit Quellen- und Sachkenntnisse aus erster Hand.

Die ersten zwei Aufsätze von Teil 1 («Grosse Vielfalt auf kleinem Raum», S. 6–13, und «Landschaftsgestaltung durch Torfabbau», S. 14–17) behandeln die naturräumlichen Gegebenheiten des Kantons sowie die Nutzung der Landschaft durch die Menschen. Mit einer Fläche von 293 km² ist der Kanton Zug der kleinste Vollkanton der Schweiz. Eingebettet zwischen Mittelland und Alpen verfügt er über eine vielseitige Topografie, die in erster Linie 30 000 Jahre alten Gletscherbewegungen zuzuschreiben ist. Diese auf dem Gebiet hinterlassenen Spuren können etwa in der Drumlinlandschaft bei Menzingen oder in den Torfmooren auf dem Zugerberg beobachtet werden, wo Jahrtausende später während des Ersten und Zweiten Weltkrieges Torf als Brennstoffmaterial abgebaut wurde.

Auf die Einführung zu Landschaft und Umwelt folgen zwei Aufsätze, die einen chronologischen Abriss der Archäologie und Geschichte des Kantons geben. Im ersten («Auf dem Grund der Geschichte», S. 18–31) wird die kulturhistorische Entwicklung von der Altsteinzeit bis zum Mittelalter abgehandelt.

Hier lernt man, dass die frühesten Menschenspuren im Kantonsgebiet aus dem 13. Jahrhundert v. Chr. stammen. Es handelt sich dabei um kleine Werkzeuge und Produktionsreste aus Feuerstein, die in Rotkreuz gefunden wurden. Es sind aber vor allem die neolithischen und bronzezeitlichen Fundstellen am Nord- und Ostufer des Zugersees, welche für die archäologische Forschung von besonderer Bedeutung sind. Dank der hervorragenden Erhaltungsbedingungen können genaue Aussagen zur Siedlungsabfolge, zur Bau- und zur Wirtschaftsweise dieser «Pfahlbaudörfer» gemacht werden.

Nebst vielen kleineren Fundstellen (Gräber, Streufunde) ist die sogenannte Baarburg die Schlüsselfundstelle für die Eisenzeit im Kanton Zug. Die Baarburg, ein zirka 680 m hoher Berg, wenige Kilometer nordöstlich von Baar gelegen, weist seit dem 5. Jahrhundert v. Chr. immer wieder Siedlungsspuren auf – womöglich handelt es sich sogar um eines der 12 helvetischen Oppida, die Iulius Cäsar im Buch 1 seiner Schrift «De bello Gallico» erwähnt. Nach dem gallischen Krieg wurde das schweizerische Mittelland und damit auch der Kanton Zug allmählich von Rom administriert. Zwar finden sich im Kanton keine Spuren grösserer städtischer Zentren aus der Römerzeit, doch ist diese Epoche mit zahlreichen Gutshöfen gut vertreten; von besonderer Bedeutung sind die Mühle und das Heiligtum bei Cham-Hagendorn. Von der darauffolgenden Epoche, dem Frühmittelalter, sind vor allem Gräberfelder erhalten – wie etwa bei der Baar-Früebergstrasse. Im 11. und 12. Jahrhundert entstanden einerseits Burgenanlagen auf dem Land, andererseits wurde um 1200 die Stadt Zug gegründet; somit war ein wichtiger Grundstein für die weitere Entwicklung des Kantons gelegt.

Der nachfolgende Aufsatz behandelt die Entwicklung von der Frühen Neuzeit bis in die Moderne («Von der Kleinrepublik zum prosperierenden Wirtschaftskanton», S. 32–51).

Das 12. und 13. Jahrhundert sind durch die Herrschaft verschiedener Adelsgeschlechter in der Region geprägt. Die territorialen Verhältnisse in dieser Zeit waren komplex und erscheinen sehr unklar. Gegen Ende des 13. Jahrhunderts wurde die Stadt Zug von Graf Rudolf IV. von Habsburg übernommen. In der Folge wurde die im 12. Jahrhundert gegründete Burg Zug ausgebaut. Die habsburgische Machtposition wurde 1315 jedoch nach der verlorenen Schlacht von Morgarten deutlich geschwächt, und in der Folge scheint sich in Zug eine Art Doppelherrschaft etabliert zu haben, bei der sich die Habsburger und die Schwyzer die Führungsrolle aufteilten.

Die darauffolgenden Jahrhunderte sind von Konflikten und kriegerischen Ereignissen geprägt, die sich teils in der schriftlichen Überlieferung, teils auch im archäologischen Befund wiederfinden. Es sollte noch einige Zeit dauern, bis der Kanton in seiner heutigen Form in Erscheinung trat. Ende des 18. Jahrhunderts zählte Zug zusammen mit anderen Innerschweizer Kantonen zum neuen Kanton «Waldstätten», der aber nur wenige Jahre Bestand haben sollte. Ende des 19. Jahrhunderts erfolgten im Kanton industrielle Gründungen, und mit dem Ausbau des Eisenbahnnetzes nahm die überregionale Mobilität von Personen und Waren zu. Wegweisend für das Zug des 21. Jahrhunderts dürfte eine bereits 1929 erlassene Gesetzesrevision sein, die vor allem bei sogenannten Holdinggesellschaften gewisse Steuererleichterungen begünstigte.

Der letzte Aufsatz des ersten Teils schildert die Arbeit von Fachleuten für Archäologie («So arbeiten Archäologinnen und Archäologen», S. 52–63). Es geht aber in besagtem Kapitel um mehr als die trockene Beschreibung der archäologischen Arbeit. Vielmehr werden hier die archäologische Quellenlage erläutert, die Ziele der Disziplin formuliert, die gesetzlichen Rahmenbedingungen umrissen und die gesellschaftliche Bedeutung der Archäologie erklärt – und dies alles auf wenigen Seiten und in verständlicher Sprache. Wichtig für den Kanton Zug ist ferner die kurze forschungsgeschichtliche

Zusammenfassung zur Genese und Entwicklung des archäologischen Dienstes. Wie in vielen anderen Kantonen waren einerseits Publikumsvereinigungen (in diesem Fall die «Vereinigung zur Förderung der Urgeschichte im Kanton Zug»), andererseits der unermüdete Einsatz von Privatpersonen die treibenden Kräfte hinter der Institutionalisierung einer archäologischen Fachstelle.

Der Abschnitt zur Einbindung von Laien in die archäologische Arbeit (S. 60–61) zeigt, wie weit der «Public Turn» im Archäologischen Dienst im Kanton Zug zurzeit fortgeschritten ist. Hier wird die Öffentlichkeit nicht nur als «Publikum» wahrgenommen, sondern regelrecht in die archäologische Arbeit integriert, etwa im Rahmen der Prospektion von Fundstellen. Die hier beschriebenen Kooperationen leisten einen wichtigen Beitrag zur gesellschaftlichen Einbindung des kulturellen Erbes auf kantonaler Ebene.

Generell zu allen im ersten Teil versammelten Aufsätzen ist zu vermerken, dass keine Verlinkungen oder Querverweise zwischen den einzelnen Aufsätzen und den Wanderungen existieren. Eventuell hätte man beispielsweise bei der Beschreibung des «Milchsuppenfriedens» aus dem Jahr 1531 auf die Wanderung hinweisen können, auf der der sogenannte Milchsuppenstein besichtigt werden kann (S. 130–141) oder dass die Wanderung «Fundgrube Steinhauser Bucht» (S. 122–129) sich am besten eignet, um die bedeutende und reiche jungsteinzeitliche Siedlungslandschaft im Zugerseebecken kennenzulernen. Auch wenn die Quellenlage ungleich ist, hätte man vielleicht dennoch den Aufsatz zu den jüngeren Epochen etwas kürzen können, da er mit 20 Seiten doch um einiges länger ist als sein 13-seitiges Pendant zu den ur- und frühgeschichtlichen, römischen und mittelalterlichen Epochen.

In Teil 2 folgen dann die Beschreibungen der 18 Wanderungen. Diese können auch über die App «Outdooractive» abgerufen werden. Die reich bebilderten Wanderungsvorschläge sind variantenreich und beinhalten alles von einem 15-minütigen Spaziergang durch die Stadt Zug bis zu einer 17 km langen Tour entlang der Grenze zum Kanton Zürich. Es werden nicht nur jeweils die Routen beschrieben, sondern auch die einzelnen Stationen, seien es Bauwerke oder Fundstellen. Am Schluss jeder Wanderung folgt ein Kartenausschnitt, auf dem die Stationen der Route eingezeichnet sind. Die ungefähre Dauer und der Schwierigkeitsgrad der Wanderung sind jeweils ebenfalls angegeben.

Bei der Lektüre erfährt man beispielsweise, dass 2015 bei Rotkreuz das am jüngsten zu datierende Mammut der Zentralschweiz entdeckt wurde oder dass das Städtchen Cham nicht nur Fundort einer für die Schweiz äusserst seltenen griechischen Münze ist, sondern auch eine wichtige Rolle in der frühen Geschichte des multinationalen Konzerns Nestlé spielte. Des Weiteren ist bei Gubel, unweit von Menzingen, die weltweit letzte erhaltene Boden-Luft-Rakete vom Typ «Bloodhound» aus der Zeit des Kalten Krieges zu besichtigen; auch lässt sich in der Stadt Zug die geometrisch geplante Erweiterung aus dem 16. Jahrhundert markant im Stadtplan ablesen, und schliesslich wurden bei Oberwil bei Zug Hühnerknochen aus der Eisenzeit gefunden, die zu den frühesten Nachweisen dieses Tiers in der Schweiz gehören.

Alle Wanderungen sind ausführlich und lebhaft dargestellt. Mit erstaunlichem Detailwissen werden die archäologischen und kunsthistorischen Highlights der jeweiligen Touren von den Autorinnen und Autoren beschrieben und kontextualisiert. Es macht Spass, die Wanderbeschreibungen zu lesen und sie in Gedanken nachzulaufen.

Gleichzeitig soll aber das reiche Hintergrundwissen besonders hervorgehoben werden. Viele der vorgestellten Fakten und Erkenntnisse beruhen auf der jahrelangen Tätigkeit der Mitarbeitenden des kantonalen Amtes für Denkmalpflege und Archäologie. Durch die nachhaltige Bewirtschaftung eines Fundstelleninventars sowie die systematische Durchführung von Ausgrabungen und Bauuntersuchungen (inklusive Vor- und Nachbereitung) – unter anderem durch den aktuellen Bauboom ausgelöst – hat sich ein Wissensspeicher aufgebaut, der diese archäologischen Streifzüge unterfüttert. Aus dieser Perspektive sind die Wanderungen auch eindruckliches Zeugnis der

im Kanton Zug geleisteten Arbeiten, die Jahr für Jahr das landschaftsarchäologische Mosaik des Kantons erweitern und ergänzen.

Zu bedauern ist das Fehlen einer Übersichtskarte, auf der alle Wanderungen (inklusive Marschzeit) eingezeichnet sind. Eine solche Karte hätte der Publikation womöglich zu mehr Struktur verholfen. Wer sich folglich für eine bestimmte Thematik, ein Gebiet oder eine Fundstelle interessiert, ist gezwungen, alle 18 Wanderungen zu überfliegen, um einen ersten Überblick zu gewinnen, ehe sie oder er sich für eine Wanderung entscheiden kann.

Zudem sind die Informationen zu den jeweiligen Routen und Stationen, die in der App abgerufen können, eher knapp gehalten. Wer sich vor Ort in die Materie vertiefen will, sollte das Buch besser mit auf die Wanderung nehmen.

Zusammengefasst ist die Publikation *Ausflug in die Vergangenheit. Archäologische Streifzüge durch den Kanton Zug* weit umfangreicher (und schwerer!) als nur ein archäologischer Wanderführer durch den Kanton Zug. Sie bietet einen fundierten, aber dennoch verständlich geschriebenen Einblick in die archäologische, denkmalpflegerische und historische Substanz des Kantons und ist somit nicht nur für Wanderfreunde, sondern auch für alle, die sich für das kulturelle Erbe des Kantons interessieren, zu empfehlen.

Andrew Lawrence



KATHRIN FRAUENFELDER, *Die Kunstsammlung des Kantons Zürich. Mehr als nur der Schönheit verpflichtet*, hrsg. von der Baudirektion des Kantons Zürich, Hochbauamt, Zürich 2019. 216 S.

Mit ihren über 20 000 Werken bildet die Kunstsammlung des Kantons Zürich die umfangreichste aller kantonalen Sammlungen der Schweiz. Zugleich reicht die Geschichte dieses Kunsterwerbs über einhundert Jahre zurück. Die Sammlungstätigkeiten anderer Kantone wie Bern, Luzern, Baselland oder Zug wurden erst später aufgenommen und führten ihrerseits zu weniger umfangreichen, wenngleich ebenso beachtenswerten Beständen. So verwundert es umso mehr, dass von der Kunstsammlung des Kantons Zürich bis vor Kurzem keinerlei kunsthistorische Analyse ihrer Genese und Gestalt existierte. Diesem Desideratum kommt nun die richtungsweisende Monografie von Kathrin Frauenfelder nach, die als langjährige Konservatorin der staatlichen Kunstsammlung des Kantons Zürich für dieses Vorhaben auf eine besonders breite Kennerchaft der Sammlungsbestände zurückgreifen konnte. Es ist das besondere Verdienst des Buches, nicht nur einen guten Einblick in den Sammlungscharakter zu geben, sondern zugleich auch die kulturpolitischen Dimensionen der Sammlung im Sinne eines kollektiven Zeitdokuments aufzufächern. Die heute in vielen Ämtern, Behörden und Einrichtungen anzutreffenden Werke der Sammlung können insofern als repräsentative Zeugnisse gelten, als sie nebst den ästhetischen und kanonischen Richtwerten musealer Sammlungen stets zwei zentralen Kriterien unterworfen waren – dem regionalen Fokus sowie einem damit einhergehenden identitätsstiftenden Moment im Sinne einer Kunst, die aus einer «örtlichen Erfahrung heraus geschaffen wurde» (S. 12). Die Sammlung des Kantons Zürich stellt eine Chronik für dessen kulturelle Vergewisserungen und Verzweigungen seit dem frühen 20. Jahrhundert dar, indem die in ihr aufgenommenen visuellen Kunstzeugnisse den gesellschaftlichen Wandel vom landwirtschaftlich geprägten Gebiet zur international vernetzten Metropolregion verfolgen.

Die Sammlungsgeschichte gliedert sich in sechs chronologisch geordnete Themenabschnitte. Den Auftakt bildet jeweils eine Werkauswahl in Bildblöcken, wobei die knapp zweihundert Beispiele naturgemäss nur einen ersten pointierten Eindruck der umfangreichen Bestände abzubilden vermögen. Im ersten Kapitel «Am Anfang: Legenden und Geschichten» beschreibt Frauenfelder als Ursprungsmoment der Sammlung die durch den Regierungsrat initiierte offizielle Bestellung des Bildes «Abend am Hardturm» bei Balthasar Stäger (1861–1937). Als Auftragswerk markierte es 1910 den Wunsch, den

kleinen historischen Bildbestand (etwa der Standestafel des Hans Asper (1499–1571) oder der Fischtafeln Johann Melchior Füssli (1677–1736)) in repräsentativer Weise zu erweitern. Das auch den Buchumschlag zierende Bild verkörpert, aufgrund des zeitgeschichtlich aufgeladenen Sujets als «mittelalterliches Bollwerk» der Stadt Zürich (S. 32), beispielhaft den zunächst lokalpatriotischen Charakter der anschließenden Werkankäufe und Schenkungen, etwa der über 60 historischen Bürgermeisterporträts. Als besonderen Vorstreiter nennt die Autorin Sigismund Righini (1868–1961), der frühzeitig, doch nur mässig erfolgreich, auf eine regionale Kunstförderung durch kantonale Werkankäufe gedrängt hatte. Wie im zweiten Kapitel deutlich wird, verfügte die Zürcher Regierung zunächst über kein geregeltes Budget für den Kunsterwerb. Mit dem 1916 fertiggestellten Bezirksgericht und der Universität Zürich sollten indes zwei Repräsentationsbauten auch mit einem signifikanten Bildprogramm versehen werden, darunter das Brunnenmosaik «Werden» als erster öffentlicher Auftrag an Augusto Giacometti (1877–1947). Wenngleich die damalige Lebenssituation der Kunstschaffenden durch prekäre Verhältnisse geprägt war, verweist Frauenfelder auf Zürichs unverminderte Anziehungskraft für kreative Aktivitäten (beispielhaft verdeutlicht im Schweizer Werkbund, dem Cabaret Voltaire und der DADA-Bewegung oder der Zürcher Kunstgewerbeschule). Dabei spiegelte diese Entwicklung eher eine Moderne fern der offiziellen Regierungspolitik. Immerhin wurde ab 1921 bis Ende der 1930er Jahre erstmals ein fester Unterstützungsfonds für einheimisches Kunstschaffen eingerichtet.

Das dritte Hauptkapitel «Die kulturelle Verteidigung der Heimat» beginnt mit einem Blick auf den Wandel der kantonalen Sammlungsausrichtung am Vorabend des Zweiten Weltkriegs. Namentlich das mit Philippe Etters (1891–1977) «Magna Charta» verbundene Programm zur «Geistigen Landesverteidigung» zielte Frauenfelder zufolge ab auf eine Kulturförderung als staatliche Selbstbehauptung: «Das Konzept der «Geistigen Landesverteidigung» kanonisierte ein Selbstverständnis, das sich tief in die Denkweise der Schweizer Bevölkerung einprägte» (S. 87). Als wirkungsmächtige kunstpolitische Plattform erwies sich dabei die Landesausstellung von 1939 («Landi 39»), die indes in dieser Hinsicht etwas eingehender hätte besprochen werden können. Immer wieder fällt auf, dass die Autorin in diesem Themenkomplex selbst den sprachlichen Duktus einer «kulturellen Mobilmachung» aufgreift (Kulturprogramm als «Kampfinstrument» und «Rüstzeug»). Insbesondere die Vergabe von Aufträgen für Wandbilder und Skulpturen im öffentlichen Raum folgte dieser politischen, nach innen gerichteten Kulturausrichtung, etwa durch Bestellungen bei Karl Hügin (1887–1963) und Paul Bodmer (1886–1983), aber auch Victor Surbek (1885–1975) oder Hans Brandenberger (1912–2003). Gezielt geordnete Mappenwerke versammelten zudem charakteristische Landschaftsprospekte. Wie die Autorin schlüssig ergänzt, sollte der Regierungsrat ab Mitte der 1930er Jahre dann auch selbst «ins Werk gesetzt» werden, indem in der Folge des Schelldorfer-Legates die bis heute andauernde Tradition einer Porträtgalerie der Regierungspräsidenten und Zürcher Bundesräte initiiert wurde. Mit der Einrichtung eines Museums im Schloss Laufen, ähnlich wie bereits 1917 im Schloss Kyburg, wurde die bedeutsame Landmarke des Rheinfallufers mit einem kulturellen Bestimmungsort verknüpft. Auch das Haus Rechenberg sollte «Zürich nicht nur als ein wirtschaftliches und politisches, sondern auch als ein kulturelles Zentrum» (S. 91) ausweisen. Die aufwendige Renovierung bis 2014 und die Ausstattung mit Spitzenwerken aus der kantonalen Sammlung erscheinen in diesem Lichte als gleichsam bewusst fortgeführte repräsentative «Ortsbestimmung».

Der von Frauenfelder verfolgte Wandel zu einer freieren Stil- und Motivwahl durch einwandernde technisch-industrielle Sujets erfolgte gegen Mitte des 20. Jahrhunderts vergleichsweise spät; in anderen europäischen Metropolen waren diese bereits um die Jahrhundertwende zu einem dominierenden künstlerischen Erkundungsfeld erkoren worden. Der generell eingängige Sprachduktus gleitet dabei vereinzelt ins Unbedarfte: «Auch Marktszenen wurden

erworben, so etwa das im impressionistischen Stil gemalte Werk *Gemüsebrücke Zürich* von Ernst Alfred Escher (1883–1963), der sich für seine Marktszene wohl vom Anblick des frischen Gemüse- und Früchteangebots inspirieren liess» (S. 97). Dabei lässt Eschers Bild selbst keinerlei Differenzierung der angebotenen Waren zu; vielmehr gibt sich der Bildreiz tatsächlich in der fleckenhaften Amalgamierung der Motive zu erkennen. In schneller Folge werden hier weitere Sammlungsbestände gruppiert. Zwischenüberschriften wie «Hügel, Senken, Seen und Flüsse», «Land und Leute» oder «Äpfel, Birnen und Gemüse» hätten wiederum mit etwas mehr sprachlicher Finesse den Lesenden zu einem analytischer gestimmten Blick auf das Folgende verhelfen können. Insbesondere dann, wenn die Verfasserin, Bezug nehmend auf kubistische oder fauvistische Stilmittel, «moderne» Entwicklungstendenzen in den Stillleben der Sammlung aus der Mitte des 20. Jahrhunderts zu erkunden vorschlägt. Dennoch festigt sich der Eindruck einer einprägsamen Überschau der frühen Sammlungsbestände.

Weniger nachvollziehbar scheint indes die erst jetzt eingestreute knappe Vorstellung von Künstlerinnen aus der ersten Jahrhunderthälfte. «Der pragmatische Blick der Künstlerinnen», wie die Überschrift jenes Abschnitts lautet, beschreibt weniger eine pragmatische als vielmehr die erzwungene und erstrittene und insofern umso bedeutendere Selbstorganisation der Schweizer Malerinnen, Bildhauerinnen und Kunstgewerblerinnen, die sich seit 1902 in der heute Schweizerische Gesellschaft Bildender Künstlerinnen (SGBK) genannten Berufsvereinigung zusammenschliessen. Parallel zu den Ankäufen aus der arrivierten männlichen Künstlerschaft wurden immer wieder Werke von Künstlerinnen erworben, auch in jenen Genres – vom Repräsentationsporträt über die Landschaft bis zum Stillleben –, für welche die männlichen Kollegen vom Regierungsrat geschätzt wurden. Insofern hätten die Werke beider Geschlechter in ausgewogener Form gleichzeitig im jeweiligen Kapitel besprochen werden können; gerade auch wenn, wie die Autorin zu Recht einwirft, Frauen bis in die 1970er Jahre strukturell in den Künstlerprogrammen und Wettbewerben benachteiligt worden waren. So bleibt es, bis auf wenige Ausnahmen, in der ersten Hälfte des Buches bei dieser eher exkurshaften Absonderung der Künstlerinnen, und es wird kaum das proklamierte «enorme kreative Potenzial der Frauen in der Sammlung sichtbar» (S. 100). Womöglich widerspiegelt sich jedoch in der verknappenden heterogenen Darstellung dieses Kapitels zugleich die unwägbar Sammlungsweise jener Zeit. Dies sollte sich mit der Arbeit der ersten Kunstkommission ändern, welche ab 1945 Sammlungspflege, Sammlungsverteilung und Sammlungs-erweiterung übernahm und aus der dann 1966 die Fachstelle Kultur hervorging. Die Sammlungspolitik der Kunstkommission, so Frauenfelder, war eher traditionell denn am schnellen Puls der Zeit ausgerichtet. Erst zehn Jahre nach der Formierung der «Künstlervereinigung Allianz» kaufte sie 1947 zwei abstrakte Werke von Leo Leuppi (1893–1972) und Walter Bodmer (1903–1973) an, während sich Bern mit dem Kurator Arnold Rüdlinger (1919–1967) zur Schweizerischen Heimat des abstrakten Expressionismus mauserte.

Wie Frauenfelder im vierten Kapitel «Eine neue Ära gewinnt Kontur» nachzeichnet, wurde die zweite Generation der Konkreten augenscheinlich umfänglicher berücksichtigt; beispielhaft stellt die Autorin hier eine konzise Werkanalyse von Florin Granwehrs (1942–2019) Schaffen vor. Den Zürcher Künstlerinnen im Feld der Konstruktiven kommt sodann jene breitere Wertschätzung zu, die ihnen angesichts ihrer eminenten Werkbeiträge gebührt. «Mit Nadel und Faden», so die Zwischenüberschrift, «wirkten» eine Vielzahl der in der Sammlung umfangreich vertretenen Protagonistinnen der Textilkunst wie Lissy Funk (1909–2005), Ruth Zürcher (1913–2010) oder Verena Brunner (*1945). Statt die andauernde Engführung zwischen weiblichen Positionen und textilen Künsten zu diskutieren, geht die Betrachtung nun zur Skulpturenentwicklung im öffentlichen Raum über, um dabei mit Hans Aeschenbachers (1906–1980) «Harfe» den 1953 erfolgten und zunächst singulären Ankauf der Kommission einer abstrakten Skulptur vorzustellen. Das Werk steht zahlreichen

figuralen Kompositionen gegenüber, die von der Autorin in einprägsamer Bündigkeit exemplarisch vorgestellt werden, um dabei die zumindest inhaltliche Auffächerung des Sammlungscharakters zu implizieren. Die Korrelation zwischen politischen Umwälzungen, deren künstlerischen Reflexionen und der einhergehenden Sammlungspolitik des Regierungsrates erörtert das Kapitel «Verunsicherung und Protest». Avantgardistische Strömungen in Zürich werden für Frauenfelder etwa durch die Figur Friedrich Kuhns (1926–1972) verkörpert, der seine Aussenseiterrolle nicht nur im Feld der Kunst zelebrierte. Sein Bild «B(r)üste auf Cheops» wurde im Schicksalsjahr 1968 von der kantonalen Kunstkommission erworben. Die nun aneinandergereihten unterschiedlichen Einzelpositionen von Walter Grab (1927–1989) über H. R. Giger (1940–2014) bis hin zu Peter Bräuninger (*1948) eint vornehmlich eine höchst diversifizierte figurative Malerei jenseits der Abstraktion. Mit der 1973 gegründeten Produzentengalerie Produga wird eine Künstlergruppe benannt, die aufgrund einer gemeinsamen politischen Anstrengung Kunst und Leben verknüpfen wollte. Weitere synchrone Positionen werden von der Verfasserin zu einem kunstlandschaftlichen Panorama aufgefächert, wobei auch der Konflikt zwischen den mittlerweile arri- vierten Konkreten, namentlich zwischen Max Bill (1908–1994) und Varlin (1900–1977), pointiert herausgearbeitet wird. Als bis heute produktive Auseinandersetzungen können einige dieser avantgardistischen Reflexionen gedeutet werden, so Harald Naegelis (*1939) rebellische Graffiti-Figuren als Vorläufer der nunmehr gefeierten Street Art. Folgende schnelle Zeitwechsel zu den 1980er Jahren führen in der Analyse zwangsläufig zu etwas unscharfen Verallgemeinerungen. Die fotografischen Inszenierungen von Fischli/Weiss (*1952/1946–2012) werden recht bündig als «Dekonstruktionen der Wirklichkeit» einer künstlich normierten Alltagswelt charakterisiert. Wie Frauenfelder indes ganz zu Recht heraushebt, sollten nebst staatlichen auch private Engagements wie die 1971 erfolgte Gründung der F+F Schule für experimentelle Gestaltung zahlreiche Protagonistinnen und Protagonisten der gattungsübergreifenden und experimentellen Kunst der Folgejahre prägen, darunter Fischli/Weiss, Manon (*1940), Markus Raetz (1941–2020), Walter Pfeiffer (*1946), Dieter Roth (1930–1998) oder Klaudia Schifferle (*1955). Letztere reüssierte auch in der Punkszene und vollbrachte damit den aufschlussreichen Brückenschlag zwischen musischen und bildenden Künsten, zwischen Sub- und Hochkultur wie etwa auch Alain C. Kupper (*1962) in den späten 1990er Jahren. Bedeutete der Fokus der Sammlung auf das regionale Kunstschaffen von Anbeginn, dass marktstrategische Überlegungen zweitrangig waren, so beförderte der nunmehr völlig internationalisierte Kunstmarkt gleichwohl den weltweiten Ruhm einiger ihrer Künstlerinnen und Künstler.

Abschliessend erörtert das Kapitel «Reorganisation und neue Orientierung» die Wurzeln und Wege der zunehmend dynamischen und diversifizierten Kunstlandschaft im Kanton Zürich und darüber hinaus. Seit 1987 werden die Ankaufsvorschläge der Fachstelle Kultur nicht mehr einzeln vom Regierungsrat geprüft, vielmehr übernahm die Fachgruppe Bildende Kunst der Kulturförderkommission umfänglich diese Aufgabe. Das Hochbauamt verantwortet allerdings noch bis heute die Wettbewerbe für Kunst am Bau. Wie ambivalent derartige Projekte verhandelt wurden, exemplifiziert die Autorin an Thomas Hirschorns (*1957) «Kioskhäuschen» aus Karton, Holz und Klebeband für die Universität Zürich. Die unedle Materialverwendung, wie sie Frauenfelder anschliessend auch bei Urs Frei (*1958) diskutiert, der Sperrgut zu Werken «recycelt», hätte im Lichte einer erweiterten kunsthistorischen Analyse (zum Dingbegriff, Assemblage, ready made, objet trouvé und so weiter) zusätzlich gewinnen können – eher verkürzend erscheint da der Hinweis «Trashiges Material wirkte daher äusserst anregend auf die Kunstschaffenden [...]» (S. 193). Im Feld der Fotografie erfolgte durch das 1993 eingerichtete Fotomuseum Winterthur eine institutionalisierte Etablierung dieser Kunstform. Beispielhaft wird dabei das Werk von Ernst Scheidegger (1923–2016) ausführlicher herausgegriffen, in dessen 1962 gegründetem Verlag das besprochene Buch auch just

erschienen ist. Einen letzten fundamentalen Wandel der öffentlichen Wahrnehmung erkennt die Verfasserin in der zunehmenden Digitalisierung. Mit Olaf Breuning (*1970), Istvan Balogh (*1962) und Nicola Jaeggli (*1955) werden Sammlungspositionen vorgestellt, die sich kritisch zu dieser simulierten Welt verhalten. Wie Frauenfelder betont, brachte der Prozess von internationaler Kapitalisierung und Globalisierung zugleich eine zunehmende Dynamisierung der Zürcher Kunst mit sich, die sich in den weltumspannenden Sujets und den weltläufigen Künstlerpersönlichkeiten der jüngeren Sammlungserwerbungen niederschlägt.

Mit ihrer Monografie über die Kunstsammlung des Kantons Zürich ist Kathrin Frauenfelder eine fulminante Übersicht geglückt, die einerseits durch ihre fundierte Durchdringung des Themas besticht, andererseits durch die punktuellen Werkbetrachtungen nicht allein den Charakter der historischen Werkbestände darlegt, sondern überdies ein kulturelles Panorama des kantonalen Kunstschaffens entwirft, das vielfach über dessen Ränder hinausragt. Die von Regierungsrat Markus Kägi im Vorwort attestierte Bedeutung des Buches, «von kantonalem Interesse zu sein», könnte in diesem Sinne durchaus zu einem gesamtschweizerischen Interesse erweitert werden. Meist überzeugt die Gratwanderung zwischen Überschau und Einzelanalyse, nur gelegentlich gerät der Text ins Deskriptive oder Additive. Wenig fallen kleinere Fehler ins Gewicht (so erfolgte die Gründung des Cabaret Voltaire 1916 in der Spiegelgasse 1 und nicht 1914 in Nummer 14, auch erblickte Ferdinand Hodler nicht erst 1953 das Licht der Welt). Eine sicherlich der langjährigen Auseinandersetzung mit dem Gegenstand geschuldete Identifizierung mit der Sammlung und ihrer Geschichte äussert sich allerdings vereinzelt in einer nicht immer ausgeprägten kritischen Distanz; gerade in den Analysen der expliziten Politisierung der Werke als nationale Identifikationsinstrumente hätte diese sicherlich zu einer noch differenzierteren Darstellung des Gegenstands verholfen. Sind in der ersten Hälfte des Buches die traditionsbewusste Ausrichtung des Regierungsrates wie auch die politische und ästhetische Haltung der ersten Kunstkommissionen noch von immanenter Relevanz, so werden im weiteren Verlauf deren Diskussionen, Sammlungsausrichtung und Kaufentscheide seltener zur Sprache gebracht. Ebenso bleibt zunehmend unbehandelt, wo warum welche Werke gezeigt wurden und werden. Vielmehr drängen sich immer mehr die Werke selbst in den Vordergrund. Es scheint, als beschreibe das Buch somit auch eine implizite Emanzipationsgeschichte der Zürcher Kunst. An dieser Stelle verdient die Gestaltung des Buches durch Selina Bütler besondere Erwähnung. Die Publikation wurde weniger gesetzt als vielmehr kuratiert. Die Werke wurden nicht «illustrativ» in den Text eingezwängt, sondern entfalten vor den Kapiteln in nicht zu enger «Hängung» auf mehreren Seiten ein vielschichtiges Bedeutungsnetz. Desgleichen folgt die Typografie der inhaltlichen Entwicklung (die von einem begrenzten Kunstverständnis zu einem ausgreifenden Pluralismus der Künste reicht), indem der enge zweispaltige Satz des ersten Kapitels sich im weiteren Verlauf immer raumgreifender geriert, bis die Kolumnen im sechsten Kapitel beinahe die Seitenränder zu überschreiten drohen.

Die knappen, zugleich ausblickhaften wie harmonisierenden Schlussbetrachtungen entlassen das lesende Publikum nicht in einen unbestellten Raum. Gleich in der Einleitung verweist die Autorin fast beiläufig auf einen weiteren, überreichen Fundus aus der eigenen Feder: ihre wissenschaftlich höchst informierte Dissertation an der Universität Zürich zum selben Gegenstand, mit zahlreichen Quellen, Exkursen und einem erweiterten Künstlerrepertoire. Obgleich vor diesem Buch verfasst, sei diese, nebst dem wachsenden Online-Verzeichnis und natürlich den Werken der Kunstsammlung selbst, allen Interessierten als ergänzende Fortführung anempfohlen.

Markus Rath

SCHWEIZERISCHES NATIONALMUSEUM. MUSÉE NATIONAL SUISSE. MUSEO NAZIONALE SVIZZERO. MUSEUM NAZIONALE SVIZZERO. MUSEUM NAZIONALE SVIZZERO.



Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte

Revue suisse d'Art et d'Archéologie
Rivista svizzera d'Arte e d'Archeologia
Journal of Swiss Archaeology and Art History

ZAK Band 77 2020 Heft 1. Verlag J.E. Wolfensberger AG

SCHWEIZERISCHES NATIONALMUSEUM. MUSÉE NATIONAL SUISSE. MUSEO NAZIONALE SVIZZERO. MUSEUM NAZIONALE SVIZZERO. MUSEUM NAZIONALE SVIZZERO.

Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte

Revue suisse d'Art et d'Archéologie
Rivista svizzera d'Arte e d'Archeologia
Journal of Swiss Archaeology and Art History

ZAK Band 77 2020 Heft 2+3. Verlag J.E. Wolfensberger AG

Heft 1, Band 77 2020

Inhalt

MYLÈNE RUOSS, Die Scheibenrisse zum Glasgemäldezyklus im Kreuzgang des Klosters Rathausen

MARINO MAGGETTI, Zwei Winterthurer Fayencen des ausgehenden 17. Jahrhunderts und ihre naturwissenschaftliche Analyse

BRUNO WEBER, Johann Jacob Wirz – Pfarrer und Porträtzeichner im 18. Jahrhundert

MARTIN MÖHLE, Altstadt und Warenhaus – Bau und Erweiterungen des Warenhauses Globus in Basel

Buchbesprechungen

Heft 2+3, Band 77 2020

Inhalt

TOBIAS HODEL, Perspektivenwechsel: Zwei Disziplinen aus Sicht der Digital Humanities – oder wie sich die Geisteswissenschaften im Digitalen (selbst) finden

PETER FORNARO und VERA CHIQUET, Das Digital Humanities Lab der Universität Basel und die interdisziplinäre Zusammenarbeit mit der Kunstgeschichte und der Archäologie

MATTHIAS OBERLI, Das Schweizerische Institut für Kunstwissenschaft (SIK-ISEA) und die kunsthistorische Grundlagenforschung im digitalen Zeitalter

ELENA CHESTNOVA AND SWEN VERMEUL, Semper-Editio

NICOLE BAUERMEISTER und FERDINAND PAJOR, e-GSK – oder die Digitalisierungsstrategie der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte GSK

BEAT IMMENHAUSER, Initiativen der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften in den Digital Humanities: grundlegend – international – sichtbar – vernetzt

PHILIPP WIEMANN und THOMAS REITMAIER, Archäoinformatik in der Schweizer Archäologie: Beispiele aus der Praxis

CHRISTIAN WEISS, Das Online Swiss Coin Archive (OSCAR) – Numismatik und Normdaten im Schweizerischen Nationalmuseum

Buchbesprechungen

Zu beziehen bei: J.E. Wolfensberger AG,
Stallikonerstrasse 79, Postfach, CH-8903 Birmensdorf ZH, zak@wolfensberger-ag.ch